



**HAL**  
open science

## Femmes, musulmanes, libanaises du Sud : revendiquer une place par l'islam

Kinda Chaib

► **To cite this version:**

Kinda Chaib. Femmes, musulmanes, libanaises du Sud : revendiquer une place par l'islam. *Revue des Mondes Musulmans et de la Méditerranée*, 2010, Féminismes islamiques, 128, pp.79-95. 10.4000/remmm.6848 . hal-02624976

**HAL Id: hal-02624976**

**<https://hal.science/hal-02624976v1>**

Submitted on 26 May 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Kinda Chaib\*

## *Femmes, musulmanes, libanaises du sud : revendiquer une place par l'islam*

**Résumé.** Des travaux ont été menés sur des militantes de la banlieue de Beyrouth mais rien n'a été fait sur les femmes du Liban Sud, région rurale en contact direct avec l'occupation israélienne. Les femmes rencontrées se présentent à la fois comme femmes, musulmanes et du Liban Sud, ces trois niveaux d'appartenance étant aussi importants dans leurs discours. Elles emploient le « parler musulman » au quotidien pour se faire une place qui n'est pas celle de leurs mères, convoquant des personnages de l'histoire chiite comme les leaders contemporains. Elles élaborent ainsi une image de ce qu'elles appellent leur *jihâd*, complémentaire de celui des hommes. Elles revendiquent une certaine indépendance tout en adhérant à certains schémas traditionnels concernant le partage des rôles au sein du foyer.

**Mots-clés :** Liban Sud, chiisme, femmes

**Abstract.** *Women, Muslims, Lebanese from the south: using Islam to claim a space*

Research has been conducted on female activists of the suburbs of Beirut but nothing has been done on the women of South Lebanon, a rural region in direct contact with the Israeli occupation. The women I met introduce themselves as women, Muslims and from South Lebanon: these three parameters are equally important in their discourse. They use the 'talkin muslim' (le 'parler musulman') in their daily life to build a position different from the one of their mothers'. They invoke characters of Shiite history as much as the contemporary leaders. In doing so, they elaborate an image of what they call their *jihad*, a complementary of men's articulation of that concept. They claim a certain independence in their professional life while subscribing to certain traditional practices concerning the division of roles at home.

**Keywords:** South Lebanon, Shiism, Women

---

\* Doctorante à Paris I et boursière Lavoisier rattachée à l'IFPO, Beyrouth.



Le 29 novembre 2002, on m'a proposé de me rendre avec des femmes du Hezbollah de la banlieue Sud, à la commémoration du jour de Jérusalem à Nabatiyé<sup>1</sup>. Nous avons quitté Beyrouth en convoi après la prière du midi, ce qui compromettait nos chances d'arriver suffisamment tôt pour le rassemblement afin de pouvoir être proches du lieu d'où parlerait Hasan Nasrallah. Les bus dans lesquels nous nous trouvions ont effectivement dû se garer assez loin du centre de la ville. Nous avons marché puis sommes arrivées dans la rue principale. Des barrières avaient été installées afin de laisser la rue libre pour les défilés. Les trottoirs étaient bondés et il nous était impossible de nous avancer davantage. Je me trouvais alors avec deux femmes, toutes les deux âgées de moins de trente ans et engagées dans des institutions du Hezbollah depuis plusieurs années. L'une d'elles, Kawthar, était vêtue du manteau légal et la seconde, Nour, portait le tchador<sup>2</sup> noir. Kawthar et moi nous sommes arrêtées, persuadées que nous ne pourrions aller plus loin. Nour s'est alors mise devant nous en nous demandant de la suivre, un sourire malicieux aux lèvres. Un peu sceptiques, nous avons obéi. Elle s'est approchée des hommes massés sur le trottoir et a interpellé l'un d'eux en lui disant « mon frère, peux-tu nous laisser passer s'il te plaît ? ». J'ai alors regardé Kawthar, interdite et, comme par magie, les hommes se sont écartés, certains montant sur des chaises pour que nous puissions avancer sans les toucher ni les effleurer.

En en discutant avec elle, il était évident que son tchador lui permettait cette attitude que ni moi, ni Kawthar ne pouvions nous autoriser. Son tchador, l'identifiant immédiatement comme militante du Hezbollah, lui donnait à la fois le respect des hommes et la possibilité d'aller au-delà de ce qu'une femme en habits moins marqués pouvait se permettre. Son tchador lui ouvrait des portes beaucoup plus qu'il ne lui en fermait. J'ai recroisé Nour quelques années plus tard dans les bureaux d'une fondation du Hezbollah où ne travaillaient que des femmes. Elle n'avait pas son tchador, je ne l'ai pas reconnue. C'est après cet épisode à Nabatiyé que j'ai compris que, pour certaines femmes du Hezbollah, le fait d'adhérer à un islam que l'on qualifierait d'islam politique est une opportunité d'accéder à une certaine place.

On peut alors se poser la question de savoir quelle est la place des femmes dans la société du Liban Sud. Il me semble intéressant de m'attacher à comprendre la place des femmes dans cette région majoritairement rurale. On constate que quelques travaux ont été menés sur des militantes de la banlieue sud de Beyrouth (Deeb, 2006 et El-Bizri, 1995) mais rien n'a encore été fait sur les femmes du Liban Sud. Cette région a pourtant été au contact direct de l'occupation israélienne dont l'impact sur la création du Hezbollah est fondamental, comme l'affirme d'ailleurs Hasan Nasrallah. Il s'agira ici de s'intéresser à la façon dont les femmes, militantes ou sympathisantes du Hezbollah, emploient le « parler musulman » (Burgat, 2002) au quotidien.

---

1 Le jour de Jérusalem a été décrété en 1979 par Khomeini, et est commémoré tous les ans par le Hezbollah au Liban.

2 Appelé *jilbab* au Liban bien que le terme persan tchador perdure.

Comment ces Libanaises, chiïtes et proches du Hezbollah se présentent-elles ? Quels discours ces femmes tiennent-elles sur elles-mêmes ? Sur leur engagement ? Sur leur rôle dans la société ? Quelle est d'ailleurs cette société dans laquelle elles évoluent ? Comment construisent-elles cette place ? Avec quels arguments ?

Pour tenter de répondre à ces questions, je m'appuie sur des observations conduites dans différents villages du Liban Sud entre 2002 et 2009. Cet article se base sur des entretiens et des discussions informelles avec une quarantaine de femmes. La plupart de ces entretiens n'ont pas été enregistrés, je citerai plutôt les propos de Fatina et Zeynab, avec lesquelles une confiance s'est développée au fil des années permettant une certaine spontanéité en situation d'entretien enregistré<sup>3</sup>. Certaines de ces femmes sont salariées d'institutions liées au Hezbollah, d'autres sont bénévoles au sein de comités de soutien à la résistance, d'autres encore ont été ou sont formatrices, d'autres encore sont fonctionnaires, paysannes ou commerçantes, quelques unes n'ont aucune activité extérieure. Certaines évoluent dans des familles partisans du Hezbollah, leurs proches étant impliqués à différents niveaux, d'autres viennent d'anciennes familles de gauche. Toutes vivent dans des villages du Liban sud et disent soutenir la résistance, d'une façon ou d'une autre. Nous verrons comment ces femmes s'affirment en tant que femmes, en tant qu'individus puis comment elles affirment leur appartenance à l'islam et à travers quelles références et enfin comment, par l'islam, et en tant que femmes elles définissent leur place dans la société libanaise du sud.

### « Je suis femme... »

Les femmes que j'ai rencontrées dans le cadre de mon travail me connaissent maintenant depuis plusieurs années et n'ont donc pas besoin de se présenter. Cependant, quand j'ai tenté l'exercice d'un entretien présenté comme tel et enregistré, j'ai demandé à une de mes interlocutrices privilégiées de se présenter : elle a joué le jeu et s'est présentée de la façon la plus convenue possible.

« Je m'appelle Fatina Ali S., j'ai 37 ans, je suis mariée et j'ai deux enfants. Je vais être grand-mère dans environ six mois... Ma fille est mariée, mon fils a 17 ans. Je me suis mariée en 1987 (...), les fiançailles ont eu lieu en 1985, j'avais un peu moins de 15 ans. À l'époque c'était assez normal... »<sup>4</sup>

À l'époque de l'entretien, elle tenait une boutique de vêtements, écrivait des pièces de théâtre, des articles, et tentait de reprendre ses études. Or, elle se présente immédiatement comme mère et épouse<sup>5</sup>. Nous pouvons aussi supposer que le jeu

3 Une présence longue sur le terrain, plusieurs mois par an depuis 2002 et de façon quasi permanente entre 2005 et 2009, m'a permis d'intégrer certains aspects de la sociabilité féminine des villages (cérémonies religieuses, politiques, travail avec les comités féminins, etc.).

4 Entretien avec Fatina à son domicile, région de Nabatiyé, septembre 2007. La majorité des propos de Fatina que je cite dans la suite de l'article proviennent de ce très long entretien sur son parcours et son engagement.

5 Elle se présente aussi comme fille de, la fille de son père, en donnant, comme cela se fait dans toute

de l'entretien la poussait à prendre une posture figée, en tous cas dans un premier temps, malgré nos relations devenues, au fil des années, des relations d'amitié. En faisant cela, elle s'ancrait pleinement dans une société donnée. En une minute, elle me dit de qui elle est la fille, ce qui la rattache à un groupe, à des intérêts au sein du village. Elle me dit aussi qu'elle est mariée et a des enfants déjà grands, elle s'affirme donc avant tout comme mère, ayant accompli ce qui est considéré comme le destin d'une femme dans beaucoup de villages libanais (ou d'ailleurs). Elle indique aussi son âge, ce qui l'inscrit dans une génération donnée et qui n'est pas anodin. Elle n'a pas la place de sa mère ni celle de sa fille. Elle est à peine plus âgée que moi et le dit en souriant : elle s'est mariée jeune, « c'était assez normal à l'époque ». L'âge du mariage n'est, pour elle, pas un problème « si la fille est consciente, intelligente, elle est capable de prendre ses responsabilités (...) On est habitué par nos familles à avoir des responsabilités ». Pour elle, la façon dont les enfants sont élevés dans sa société permet aux jeunes d'être plus responsables que dans les sociétés occidentales, où ils sont gâtés et incapables de se prendre en main. Elle développe, en s'appuyant sur un *hadith* attribué au prophète Muhammad, le thème de l'éducation des enfants.

Fatina, dans le cadre d'un entretien non directif enregistré, se pose donc avant tout comme épouse, mère et fille de. C'est le rôle que la société dans laquelle elle vit attribue aux femmes, et c'est donc celui qu'il faut mettre en avant pour démontrer son accomplissement en tant que femme. Ce qui vient dans la suite de la discussion pourrait n'être qu'accessoire après cette présentation socialement convenue : Fatina affirme son identité, son individualité de façon assez marquée. Ainsi, une autre de mes interlocutrices, Zeynab, m'expliquait à la même époque que le *jihad*<sup>6</sup> de la femme consistait en trois points : une femme doit effectuer son devoir d'épouse, de mère et enfin remplir ses obligations envers la société. Les deux premiers éléments priment sur le troisième et ce n'est qu'une fois qu'elle a accompli son devoir à l'intérieur du foyer familial qu'une femme peut accomplir son devoir envers la société de façon plus large. Dans la même logique, Maha et Ruqaya<sup>7</sup>, deux employées de la Fondation du martyr au Liban Sud, estiment que leur travail ne peut être bien réalisé qu'une fois qu'elles ont rempli leurs obligations familiales. L'une d'elles, Ruqaya, a d'ailleurs décidé de venir travailler comme assistante sociale au sein de cette fondation une fois ses enfants devenus grands. Pour elle, son devoir de mère prime et celle qui aurait privilégié un travail, quel qu'il soit, au détriment de sa famille serait en faute. Une femme qui n'aurait pas rempli son devoir familial ne serait pas légitime dans ses engagements en dehors du foyer. Pour s'accomplir, une femme doit avant tout être épouse et mère, le reste suit. D'autres femmes tiennent des discours analogues en groupe

---

démarche administrative, le prénom de son père. Cependant, tout libanais, homme ou femme, a ce réflexe.

6 Nous reviendrons par la suite sur l'idée du *jihad* féminin.

7 Pour plus de détails sur les parcours des femmes, voir Chaib, 2008.

ou individuellement<sup>8</sup>. C'est ce que nous laissait supposer le début du discours de Fatina qui se présentait avant tout comme mère et épouse.

Bien que ces différentes femmes affirment la primauté de leurs rôles de mère et d'épouse, elles insistent sur l'importance de leur personnalité pour expliquer leur engagement dans la vie active. Zeynab me disait :

« Moi, je travaille (...) Parmi les autres femmes de martyrs, il y en a beaucoup qui ne travaillent pas, ce n'est pas dans leur nature. Elles ne travaillaient pas avant [que leur mari ne meure], elles ne vont pas commencer après ! (...) Moi je suis comme ça... (...) Chacune fait en fonction de ses capacités, de son caractère »<sup>9</sup>

Elle affirme par là même que travailler est le fruit d'une envie individuelle, le reflet de la personnalité de l'individu qu'est la femme avant tout. Zeynab est âgée de 49 ans. Son mari, qui était combattant du Hezbollah, est mort en 1987 au cours d'une opération de résistance contre l'occupation israélienne, quelques semaines avant la naissance de leur fille unique. C'était un des leaders locaux du parti. Jusqu'à très récemment, elle a vécu dans son village du Liban Sud et est enseignante. Je l'ai rencontrée alors qu'elle travaillait à la mise en place d'activités estivales pour les enfants de son village et semblait avoir un certain ascendant sur ses compagnons, hommes et femmes. Son engagement militant s'est conduit en parallèle à la poursuite de ses études secondaires puis universitaires puisqu'elle a milité au sein du mouvement Amal dès la fin des années 1970. Elle l'a quitté quelque temps après l'invasion israélienne de 1982, confrontée à l'inaction du mouvement. Son époux, de son côté, qui militait lui aussi au sein de Amal, l'avait déjà quitté au lendemain même de l'invasion et avait rejoint les rangs d'un Hezbollah en construction. Zeynab ne s'est pas engagée à la suite de son époux mais c'est leur engagement commun qui les a fait se rencontrer. Elle n'a jamais cessé de travailler non plus, que ce soit comme enseignante ou comme formatrice dans le cadre des activités du mouvement Amal puis du Hezbollah<sup>10</sup>. En tant que femme de martyr, elle bénéficie d'une aide de la Fondation du martyr. Elle continue cependant à travailler et tire une certaine fierté de cette indépendance, gagnée grâce à ses études.

Fatina pour sa part, développe :

« Moi, ma nature est que je suis une jeune femme, musulmane voilée, ça ne veut pas dire que je suis ignorante, au contraire [...] Je veux être forte, pas en criant, mais forte pour pouvoir faire face, au moyen de la culture, la force... pour ne pas être une imbécile... J'aime apprendre, naturellement j'aime découvrir plein de choses. [...] Chacun a un but dans cette vie. C'est nécessaire... Je ne veux pas être seulement mère et épouse. Je suis mère et épouse, mais avant tout, je suis un être humain. Je suis un être humain, je ressens les choses, j'ai des sentiments et j'ai des capacités particulières. [...] Je suis libre. Je sens que mon identité c'est d'exprimer ce en quoi je crois ».

<sup>8</sup> Plusieurs entretiens avec Zeynab, à son domicile, entre 2002 et 2007 ; observations dans des villages du Liban Sud (domiciles, bureaux de la fondation du martyr, etc.) conduites à la même période.

<sup>9</sup> Entretien avec Zeynab à son domicile, région de Nabatiyé, septembre 2007.

<sup>10</sup> Je reprends là des éléments qui sont davantage développés ailleurs (Chaib, 2008).



Elle reconnaît implicitement que cette inclinaison qu'elle peut avoir n'est pas partagée par tout le monde. Elle met en avant ce qu'elle appelle sa nature de femme curieuse pour justifier ses activités variées. Auteure de pièces de théâtre et, depuis peu, journaliste<sup>11</sup>, Fatina souligne le fait que ses dispositions la distinguent d'autres habitantes du village. Par la suite, elle insiste sur les formations qu'elle a suivies et celles qui sont proposées aux femmes mais qu'elle a choisi de ne pas suivre (travaux manuels, formations agricoles) car « ce n'est pas quelque chose qui [lui] plaît ». Les sessions de formation auxquelles elle assiste sont celles « qui [lui] conviennent ».

Ainsi, en fonction de ses inclinaisons personnelles, Fatina a décidé de se former pour 'devenir meilleure' dans ce qu'elle fait. S'étant mariée tôt, elle a dû arrêter ses études avant de passer le brevet et semble souffrir de ses lacunes sur le plan académique.

« Je n'ai pas terminé le cycle intermédiaire<sup>12</sup> du fait de mon mariage précoce mais je me suis autorisée une culture. J'ai suivi beaucoup de sessions [de formation] culturelles, ici, au sud, au village et en dehors du village, sur tout ce que tu peux imaginer. Tout d'abord, j'ai suivi une formation de récitation coranique, j'ai obtenu un diplôme et je peux maintenant enseigner. J'ai fait une session d'exégèse coranique [...] J'ai suivi aussi une session de grammaire. J'écris, j'ai vraiment besoin de grammaire. J'ai fait aussi une session d'informatique, une d'anglais, une autre de morale, une autre de secourisme. »

Quand je lui demande pourquoi elle suit toutes ces formations, elle m'explique :

« C'est en rapport avec la zone dans laquelle je vis avant tout. C'est le Hezbollah qui organise toutes les activités et la majorité de ses activités portent sur quoi ? La majeure partie, ce sont des sessions religieuses, sur le Coran, sur les prophètes, sur notre religion. Ils ne vont pas organiser une session d'esthétique [...] Pourquoi ? Parce que je n'ai pas de base académique mais j'ai une base culturelle. Je lis des livres, je lis tout ce qui me passe entre les mains, je comprends bien, je discute. S'il y a des sujets qui me tiennent à cœur, j'en discute, j'en parle, mais avec mes bases à moi. C'est parce que j'écris depuis 1985 que j'ai ressenti le besoin de faire des formations en grammaire, c'était nécessaire. J'avais un don pour l'écriture. (...) Moi je suis née comme ça, avec l'écriture, avec l'envie d'écrire. [...] J'aime la poésie, j'aime l'écriture, j'aime le théâtre. Je joue et j'y suis douée. J'aimerais beaucoup travailler dans les médias<sup>13</sup>, et je sais que j'en suis capable. C'est quelque chose qui me plairait. »

Elle présente l'image d'une femme qui ne veut pas se contenter de son rôle de femme au foyer. Dans son discours, on perçoit au départ un regret devant le fait qu'elle n'ait pas pu faire d'études, ressenti essentiellement envers son mari qui ne voulait pas qu'elle continue alors que ses parents « n'étaient pas comme les gens

11 Pour deux chaînes satellitaires arabes et un hebdomadaire libanais.

12 Elle a quitté l'école alors qu'elle avait 14 ans, avant l'obtention du brevet.

13 À l'époque de cet entretien, elle ne travaillait pas encore dans les médias.

d'ici »<sup>14</sup>, ils n'avaient pas de problème avec le fait qu'elle poursuive ses études. Depuis, elle a divorcé, en partie pour ces raisons, ses enfants sont grands et peuvent désormais comprendre la situation. Son projet, entre les formations variées, l'écriture et l'envie de travailler dans les médias s'est concrétisé puisqu'elle travaille aujourd'hui pour deux chaînes satellitaires en tant que journaliste et en tant que chargée de programmes religieux.

Fatina s'appuie, dans ses écrits, sur l'islam pour mettre en valeur le rôle de la femme, l'islam lui donnant une place fondamentale.

[Je mets] en scène la vie des femmes dans l'islam, c'est quelque chose d'important. Dieu leur a donné une place centrale. Il y a parfois des sociétés qui ont minimisé leur rôle mais pas Dieu (...) ni les prophètes, ni les imams qui ont donné un rôle très important à la femme. Ils ont beaucoup élevé la place de la femme. J'aime prendre cette orientation quand je parle de la femme, j'aime qu'elle ait un rôle dans tout.

Comment le « parler musulman », dans les discours de nos interlocutrices, permet de s'affirmer dans la société du Liban Sud ?

### **« Je suis musulmane... »**

Pour Fatina, la dimension religieuse de sa culture est fondamentale, l'islam est une des bases sur lesquelles elle s'appuie pour expliquer son parcours. La femme y a un rôle important et, le Coran étant la base de tout, les gens doivent s'inspirer des modèles proposés par le livre saint comme par la tradition, la vie des 'gens de la maison' du Prophète, ainsi que des discours de religieux, libanais ou non. Dans l'islam de Fatina, bien que les rôles de mère et d'épouse soient fondamentaux, ils ne doivent pas empêcher la femme de jouer un rôle actif à l'extérieur. Ainsi, l'islam encourage l'action de la femme en dehors de chez elle, défendant l'idée que, tout comme l'homme, elle doit agir dans la sphère publique, en complément du rôle d'éducatrice qu'elle joue au sein de son foyer.

Dans ce sens, son foulard est aussi une façon de s'assurer le respect et lui donne la possibilité d'avoir des activités dans un cadre certes défini mais qui lui permet de s'épanouir. Nour<sup>15</sup> utilise son tchador pour oser ce qu'une femme ne se permettrait pas dans une société dominée par les hommes. Dans son attitude, elle ne remet pas en cause la position des hommes, elle joue de son tchador pour se faire une place et non pour revendiquer une égalité avec les hommes. Fatina commence par développer un raisonnement sur le voile où elle compare la femme à des pierres précieuses que l'époux doit protéger. Dans ce cadre social qui se plie aux pratiques locales, qui les intègre, Fatina affirme aussi que l'individualité de la femme est garantie par

---

<sup>14</sup> Fatina a passé son enfance et son adolescence à Beyrouth, elle venait dans son village d'origine pendant les vacances.

<sup>15</sup> Voir première page de l'article.



son voile. Pour illustrer ses propos, elle prend l'exemple de sa fille, que son mari a aimé pour sa personnalité « comme un être humain, pas comme une marchandise ». Zeynab tient le même discours sur sa fille qui vient de se fiancer. Elle me racontait ainsi que le futur époux de Maryam avait appris à la connaître derrière son voile, attiré « par ses qualités morales et intellectuelles ». Une autre de mes interlocutrices, Maha, me dit :

« Je sens que le foulard pour moi est quelque chose qui me préserve, qui me protège, qui me donne une personnalité pour moi-même, de l'intérieur. Je peux maintenant entrer dans n'importe quelle société, où que ce soit, même avec mon foulard, je n'ai pas de problème et je peux, à travers ma personnalité faire valoir mon individualité pas à travers les talons hauts [...] mais à travers la confiance que je peux avoir en moi. Le foulard me donne cette confiance en moi parce que je sais qu'on ne regarde pas, qu'on n'est pas attiré par mes cheveux ou mon corps. »<sup>16</sup>

Le voile est ce qui permet à la femme de s'exprimer dans l'espace public, de s'affirmer et de s'épanouir en tant qu'être humain, en tant qu'individu. L'islam pousse les femmes à revendiquer une présence dans l'espace public, le foulard ayant un caractère éminemment social (Adelkhah, 1991 : 197-217).

Dans le récit de Fatina, les modèles qu'elle se choisit, placent la femme dans un rôle particulier, avant toute chose celui de message, de transmetteur du message de l'islam. Ce rôle de transmetteur est absolument fondamental. Zaynab, qu'elle cite comme étant en quelque sorte l'aboutissement de cette lignée de femmes qui ont magnifié le rôle de la femme, est celle par qui le message de Husayn est transmis aux générations suivantes. Sans elle, et nous y reviendrons, le combat de Husayn n'aurait pas été connu. Fatina, comme Wafa qui travaille à la Fondation du martyr et d'autres, a pour modèle Zaynab, qui « se distingua de ses consœurs par l'action. Elle participa à un événement qui est, en quelque sorte, le mythe fondateur du chiisme : le martyr du troisième imam, Husayn [son frère] à Karbalâ', en 680. » (Mervin, 2002 : 116)

« Notre école, c'est Karbala, notre école, c'est l'imam al Husayn, notre école, c'est sayyida Zaynab. Une femme [...] Ses frères, les enfants de ses frères, et ses enfants dans le même temps [ont été assassinés]. En plus, cette femme cultivée, cette femme discrète, [...] dans cette situation se dépasse, se fortifie, va d'un lieu à un autre avec la tête de ses frères et de ses enfants devant elle jusqu'à Yazîd<sup>17</sup> à qui elle fait un discours que, jusqu'à maintenant on explique. Un discours éloquent<sup>18</sup>, un discours de culture. [...] Tu ressens la vraie Zaynab, la Zaynab réelle, pas celle qui a perdu ses enfants, c'est Zaynab l'héroïque, celle qui se tient droite dans la révolte, Zaynab l'exemple. Elle n'est pas un être humain normal du tout. [...] C'est ça qui me guide dans mon écriture, c'est un devoir pour moi de faire

<sup>16</sup> Entretien avec Maha, à son domicile, région de Nabatiyé, octobre 2007.

<sup>17</sup> Yazîd est le calife omeyyade, usurpateur pour les chiïtes, responsable de la mort de Husayn.

<sup>18</sup> Ce discours est utilisé par le Hezbollah pour mobiliser, il fait partie des discours connus. Ainsi Hasan Nasrallah, pendant la guerre de juillet 2006, a repris une partie de l'allocation de Zaynab face au calife omeyyade Yazid, (Mervin, 2008).

connaître ça aux gens. Il y a des gens qui ne savent pas, même dans notre société, il y en a qui ne savent pas. De l'intérêt des pièces, les gens retiennent des images. [...]

Zaynab est l'exemple de la femme qui, dans les conditions les plus difficiles, est restée forte. En plus, si Zaynab n'avait pas été là, personne n'aurait su ce qui s'était passé à Karbala, elle est le message. C'est Zaynab qui a dit ce qui s'était passé. Une fois, on a demandé à Saddam Hussein, quand il a assassiné Mohammad Baqer al-Sadr, pourquoi il avait fait tuer aussi sa sœur, Bint al-Huda. Il a répondu, parce que Yazîd a été stupide. Il aurait dû, avant même de tuer Husayn, tuer Zaynab. Pourquoi ? Parce que de son point de vue, s'il ne tuait pas Bint al-Huda, elle allait faire une révolution. »

Zaynab est donc certes la mère, la sœur et la fille<sup>19</sup> mais l'aspect qui semble le plus important à Fatina c'est le rôle de transmetteur qu'elle endosse. Elle éduque les femmes et surtout elle transmet le message de l'islam en tenant tête à Yazîd. Ce sont ses actions qui sont mises en valeur, qui sont narrées et qui sont convoquées par les femmes rencontrées pour appuyer leurs propres actions dans le domaine extra familial. Le discours de mobilisation du Hezbollah joue un rôle à ce niveau, mettant en valeur cette figure de femme qui tient tête à l'oppression, en parallèle à son propre combat.

Zaynab est la figure de femme qui, d'après mes observations, est la plus mobilisée par les femmes du Liban Sud aujourd'hui, cependant sa mère, Fâtima reste une référence, un « modèle, et impossible » à atteindre (El-Bizri, 1995 : 87). Ainsi, une femme me dit :

« Qui est Zaynab ? C'est la fille de Fâtima ! Regarde, il y a deux figures de femmes. Il y a la femme exemplaire qui prend position en politique, la femme courageuse etc., et il y a une autre femme [exemplaire] par le message, par le culte, par la pureté. Regarde, Fâtima et Zaynab c'est la même ligne. Ce qui est arrivé à Fâtima est plus important. [...] C'est la fille du prophète ! [...] »

Sayyida Zaynab est la fille de sayyida Fâtima, n'est-ce pas ? Fâtima, est l'école, Zaynab, sa fille, a été éduquée par l'école de la foi, du culte, du droit, de l'instruction, de la morale. Il reste le côté révolutionnaire, le message, la protection de la religion, c'était à Zaynab. Je ne peux pas considérer Fâtima sans passer par Zaynab. Zaynab et Fâtima se complètent. »<sup>20</sup>

Dans les entretiens qu'elle a effectués avec des femmes de la banlieue sud de Beyrouth engagées dans la mouvance du Hezbollah, Dalal el-Bizri note que la majorité de ses interlocutrices ont pour modèle Fâtima (El-Bizri, 1995 : 87-90). L'âge pourrait être un des facteurs explicatifs de cette différence. Ainsi, une de mes interviewées, Zeynab, insiste beaucoup elle aussi, sur la figure de Fâtima et, comme beaucoup des femmes dont parle Dalal El-Bizri, son parcours l'a progressivement amenée à s'investir auprès du Hezbollah (Chaib, 2008). Elle était déjà engagée au

<sup>19</sup> « Zaynab c'était celle dont le père était 'Alî b. Abî Tâlib » insistait une femme du comité féminin.

<sup>20</sup> Entretien avec Hadîl, dans sa boutique, novembre 2007.



moment de l'invasion israélienne en 1982, nous l'avons vu, alors que Fatina avait à peine 12 ans. La figure de Fâtima a été énormément mise en valeur par la révolution islamique et par d'autres intellectuels notamment iraniens. Zaynab semble perçue par mes interlocutrices comme « plus proche » d'elles que Fâtima dont la figure apparaît quasiment divine, parfaite. Fâtima peut donc être un modèle mais qui reste inatteignable. On note une certaine tension entre le modèle à imiter et le caractère exceptionnel donc inimitable de ce modèle. Cependant, c'est Fâtima qui est la figure 'officielle' du modèle féminin. Bien qu'elle déclare que Zaynab est son modèle, Fatina a écrit et mis en scène une pièce sur Fâtima, et non sur Zaynab.

Les allers et retours entre ce passé mythique et le présent ou le passé proche sont monnaie courante dans la rhétorique du Hezbollah et d'autres avant lui. La bataille de Karbala est fondatrice d'une résistance dont celle du Hezbollah est présentée comme étant la continuité. Ainsi, Fatina mentionne-t-elle Bint el-Huda, assassinée par Saddam Hussein, alors que ses propos portent sur Zaynab. Les discours des représentants du Hezbollah n'hésitent pas à reprendre des harangues célèbres de personnages de l'histoire chiite pour appuyer leurs prises de position comme le font au quotidien les habitants de la région. Le parallèle va de soi, comme il va de soi dans les nombreuses mises en scène de l'histoire de la résistance, que ce soit par la représentation du drame de Karbala sous forme théâtrale (Mervin, 2008) ou dans des clips.

Au-delà de la figure de Zaynab, deux figures jouent le rôle de référents dans les discours des femmes<sup>21</sup>. Khomeini, par ses positions vues comme progressistes quant au rôle des femmes, leur enjoignant de jouer un rôle à l'extérieur du foyer familial, est ainsi convoqué. Fatina m'explique, sur le ton de la révélation :

« L'imam Khomeini a déclaré que c'était le droit de la femme de devenir présidente de la république. Tu as déjà entendu ça ? L'imam Khomeini qui dit que dans la constitution, il doit y avoir le droit de la femme de devenir présidente de la république islamique d'Iran...

Elles représentent, pour l'imam Khomeini, la moitié de la société. [...] Dieu a « créé des hommes et des femmes ». Dans tout ce qu'Il a créé, tout est homme et femme. L'imam Khomeini a dit « la femme berce le berceau de sa main droite et berce le monde de sa main gauche ». Moi, par exemple, je berce le lit du petit enfant avec cette main là et dans le même temps je berce le monde entier, car je façonne un homme... si je n'étais pas là, il n'y aurait pas d'homme... c'est moi qui façonne la personnalité de l'homme, moi, la femme car je suis mère... »

Notons que la figure de la femme, particulièrement de la mère, comme productrice de l'homme et garante d'une certaine continuité est récurrente dans les discours nationalistes, notamment palestiniens (Latte Abdallah, 2006).

Khomeini est le référent théorique quand Abbas el-Musawi, ancien secrétaire général du Hezbollah<sup>22</sup>, est l'exemple d'un homme qui a mis en pratique ces idées en soutenant sa femme. Dans les récits qui lui sont consacrés, l'accent est mis sur la

21 Le rôle de ces deux figures pour les femmes libanaises mériterait d'être davantage étudié.

22 Assassiné en 1992 par l'armée israélienne avec sa femme et son plus jeune fils.

dimension égalitaire de l'ambiance qui régnait dans son foyer, lui-même n'hésitant pas à aider sa femme dans les tâches ménagères et préférant qu'elle travaille ou fasse du bénévolat plutôt que de s'inquiéter du ménage. Il est devenu l'exemple du mari idéal pour nombre de femmes. Dans certains des ouvrages publiés par des maisons d'édition proches du Hezbollah et consacrés à la vie de Abbas el-Musawi, il est fait mention de sa vie de famille et de son comportement en famille. Si Khomeini prône la sortie des femmes de l'espace privé vers l'espace public, Abbas el-Musawi est celui qui « dit à sa femme de laisser la maison si elle a des choses à faire. Il lavait la vaisselle, il partageait les travaux de la maison avec Oum Yaser et jouait avec ses enfants » d'après une de mes interlocutrices<sup>23</sup>. Les propos d'une des femmes interviewées par Dalal el-Bizri, résument bien l'image de l'ancien secrétaire général du Hezbollah. Ainsi, cette jeune femme dit de Abbas el-Musawi qu'il « était un vrai partenaire : il épargnait [à sa femme] toutes les contraintes sociales et partageait avec elle les tâches domestiques (...). Une fois, il est venu la prendre pour participer à un meeting politique et la trouva en plein ménage. Il lui dit que celui-ci pouvait attendre, mais pas la Cause de l'islam » (El-Bizri, 1995 : 50)

Très souvent, les femmes de martyrs<sup>24</sup> font mention du partage des tâches en vigueur dans leur foyer. Leur époux aurait eu un comportement exemplaire dans la maison, partageant avec sa femme les charges du foyer et, surtout, jouant avec les enfants. Une image idéalisée des combattants du parti est construite, et elle fait écho au modèle proposé qu'est celui, idéal et proche, de Abbas el-Musawi.

Mais ces discours sur le rôle de la femme sont le reflet d'un islam qui se veut en rupture avec l'islam que les femmes désignent elles-mêmes comme « traditionnel ». Elles critiquent des pratiques qu'elles considèrent comme traditionnelles, par exemple au moment des enterrements, et désirent qu'on ne sépare plus religion et politique (Göle, 1993). Ainsi Zeynab revient régulièrement sur l'idée que la religion telle qu'elle était pratiquée dans les villages était éloignée de la « vraie religion »<sup>25</sup>. C'est ce que Lara Deeb décrit comme l'islam « authentique » que défendent les femmes de la banlieue de Beyrouth (Deeb, 2006) et que Dalal el-Bizri constatait déjà dans la banlieue sud de Beyrouth auprès de femmes militantes (El-Bizri, 1995). Zeynab dit s'être engagée, auprès de Amal puis du Hezbollah, pour « faire sortir la religion des coulisses » (Chaib, 2008 : 301). Aujourd'hui dans les villages du Liban Sud, auprès de femmes militantes actives ou auprès de celles qui ne sont pas militantes, ces discours sur la différence entre la « vraie religion » et la religion traditionnelle sont récurrents.

Dans la façon qu'elle a de parler de son foulard, le discours de Zeynab est révélateur de cette fracture perçue entre islam vrai et islam traditionnel. Ainsi, elle affirme avoir « enlevé son foulard, à 11 ans » puis me dit avoir décidé de porter un

---

23 Pour plus de détails sur les discours autour de la figure de Abbas el-Musawi et de Oum Yaser, figure importante de femme de dirigeant, voir Coeffic, 2009.

24 Entretiens avec des femmes de martyrs conduits au Liban Sud entre 2004 et 2006.

25 *Al-dîn al-haqîqî*



foulard alors qu'elle avait 14 ans. Elle insiste sur le fait qu'il ne s'agit pas de porter à nouveau un foulard, mais bien de faire le choix conscient de porter un foulard qu'elle oppose au foulard traditionnel du village qu'elle portait enfant. Comme souvent chez les militant(e)s de Hezbollah (Deeb, 2006), elle différencie la religion traditionnelle de ses parents de la « vraie religion » qu'elle découvre alors qu'elle est adolescente dans les années 1970. Cette religion vraie, authentique implique de s'investir davantage dans le monde d'ici bas, pour défendre ses principes, comme Zaynab qui a tenu tête à Yazîd. Il s'agit pour ces femmes de construire une place qui n'est pas celle de leurs mères. Ainsi, Houda Kassatly le relevait déjà (Kassatly, 1987, p.283) en insistant sur les conflits générationnels entre les « jeunes filles affiliées au parti » et la génération des femmes plus âgées. Notons qu'au vu des informations qu'elle fournit, ces jeunes filles sont un peu plus jeunes que Zeynab. Ces femmes des campagnes identifient elles aussi leur sortie dans l'espace public avec un islam vrai, en opposition avec un islam traditionnel.

Cependant, cette religion vraie n'est pas seulement le fait de prier ou de se voiler, c'est aussi, pour Zeynab, « protéger notre croyance, protéger notre patrie, protéger notre existence ». L'islam devient, dans un contexte global de guerre et d'occupation, un outil de défense, il permet d'organiser un engagement particulier qui est déterminant dans les parcours de ces femmes.

### **« Je suis du Liban sud »**

L'engagement de ces femmes auprès du Hezbollah est lié à l'histoire de l'occupation. « Protéger [la] patrie », défendre le territoire, car il s'agit bien de cela, est devenu possible au fil des années, à travers le Hezbollah. Fatina en affirmant que, dans les années 1980, « la résistance [à l'occupation] c'est devenu Hezbollah », ne remet pas en cause le fait que la résistance ait eu une autre couleur. Son village était essentiellement PSNS, PCL<sup>26</sup> puis Amal mais la résistance s'est peu à peu identifiée au Hezbollah. D'ailleurs, quand elle parle de son père qui soutenait la résistance, elle ne parle pas du Hezbollah, mais des mouvements laïcs, nous sommes alors aux débuts des années 1980. Elle-même a grandi dans la banlieue sud de Beyrouth, ce qui fait qu'elle n'a pas le même vécu au quotidien de l'occupation bien qu'ils soient venus passer les vacances au village. Elle a grandi aussi dans un milieu urbain, différent de celui dans lequel a grandi Zeynab. Elle a rencontré celui qui allait devenir son époux alors que son village était encore occupé, l'armée israélienne s'en est retirée en 1985. Le père de Fatina a d'ailleurs tout de suite apprécié ce jeune homme respectueux et connu dans le village pour travailler avec les résistants locaux. À la même époque, Fatina a été courtisée par un autre villageois qu'elle a repoussé : il était de notoriété publique que ce dernier collaborait avec l'occupant.

---

26 Parti Syrien National Social et Parti Communiste Libanais pour un résumé de la littérature sur l'évolution des identités chiites au Liban ces dernières décennies, voir Chaib, 2009.

Il n'était pas possible pour elle ni pour sa famille de faire entrer un collaborateur dans la famille. Sans être des combattants, les parents de Fatina soutenaient la résistance. L'important c'était la résistance, quelle que soit sa couleur. « Tenir tête à l'envahisseur pour notre bout de terre » était la ligne de conduite si l'on en croit Fatina. C'est la résistance qui l'a guidée vers le Hezbollah, puisque lorsqu'elle s'est installée au Liban Sud, le Hezbollah commençait à dominer la scène résistance.

Un responsable israélien a dit une fois qu'ils avaient, eux, créé Hezbollah. Si Israël n'était pas venu occuper le Sud Liban, quelqu'un se serait-il levé pour combattre Israël ? Bien sûr que non. Il y a un acte, et une réponse à cet acte. La résistance, Hezbollah, était une réponse à un acte.

Elle reprend d'ailleurs là un discours qui est celui de Hasan Nasrallah. Pour Fatina, l'adhésion à cette résistance est un devoir. Même si le religieux est fondamental dans sa démarche, son engagement est lié avant tout à la résistance. D'ailleurs, son écriture est marquée par cette histoire. Elle veut jouer un rôle par l'écriture, de pièces de théâtre ou d'articles, pour que cette histoire soit connue. « Plus que tout – m'explique-t-elle – j'écris sur la période de la résistance, l'époque à laquelle la résistance était ici. J'écris sur l'agression, des histoires du sud, ... Les épreuves des gens du sud, c'est ce que j'écris le plus. » Depuis la fin de l'occupation en 2000, ses thématiques de prédilection restent les mêmes. Le climat régional reste tendu et, bien qu'on ait pu observer le passage à une phase de commémoration, la mobilisation continue. Pour Fatina, entretenir la mémoire de la période de l'occupation et de la résistance permet de conscientiser les jeunes générations. Ses pièces sont d'ailleurs jouées par les scouts, dans les écoles et lors des activités des comités féminins avec les enfants. Le chiisme lui offre, d'après elle, les outils qui permettent de réagir face à l'injustice. Pour ce faire, Fatina use d'un style fleuri qu'elle met au service du réel, c'est comme ça qu'elle conçoit son activité d'écriture, que ce soit dans le cadre du journalisme ou du théâtre, le fil directeur est le même. Selon elle, seules les histoires vraies touchent les gens, c'est pourquoi elle écrit des histoires de femmes pendant la guerre, des histoires de familles de martyrs qu'elle tient à transmettre.

Très attachée à sa terre, elle se sent proche en cela des combattants du Hezbollah. En effet,

« [ils] sont les gens des villages. Ce sont eux Hezbollah, ce sont eux qui ont combattu. Ils ne sont pas importés [...] La résistance vient du peuple ou des airs ? Personne ne les connaît ? Non ! Ce sont des êtres humains normaux, comme toi et moi. Ils mangent, ils boivent, ils dorment. La seule différence entre nous et eux, c'est qu'ils ont poussé leur engagement le plus loin possible. [...] Le combattant croit tellement à ce qu'il fait qu'il est prêt à sacrifier pour ses idées ce qu'il a de plus cher, sa vie... »

Elle poursuit en affirmant,

« je ne ferai rien pour un autre pays mais je peux mourir pour un bout de terre [du mien]. Je pourrais faire face à un char, un fusil, je pourrais faire face à ce que tu veux pour ma terre. Le Hezbollah ce n'est pas autre chose que ça. »



Et les femmes ont un rôle à jouer dans ce cadre qui n'est pas de porter les armes. Mais, d'après Zeynab, alors qu'en 1983, certains hommes dont son époux, commençaient à travailler dans la résistance à l'occupation israélienne au sein du Hezbollah naissant, il n'y avait pas de structure pour encadrer le travail féminin. Les activités des femmes relevaient alors d'activités religieuses et culturelles à travers, essentiellement, l'organisation de manifestations religieuses. Concrètement, en plus des célébrations de Achoura, les femmes organisaient des cours de religion puis les activités se sont diversifiées. Depuis une petite dizaine d'années, elles organisent des sessions estivales à destination d'enfants au cours desquelles sont dispensés des cours de religion, de langues et quelques activités plus ludiques. Par ailleurs, une formation existe pour les femmes, et bon nombre d'adolescentes des villages la suivent. Cette formation insiste sur la connaissance de la religion, des fondements et de l'idéologie du Hezbollah et aussi sur le comportement adéquat à adopter en société. « Il fallait des cadres pour donner les cours, [Zeynab faisait] partie des toutes premières enseignantes de ce type de session » car elle disposait du bagage nécessaire de par les formations qu'elle avait suivies. Vers l'an 2000, la structure du comité féminin s'est formalisée et quelques femmes ont été salariées. Zeynab qui a travaillé à la mise en place des activités, n'a jamais eu ce statut ; pour elle ce ne peut être une activité rémunérée car c'est un « devoir religieux », expression sur laquelle elle insiste beaucoup.

Ainsi, le travail féminin au sein de cette société a comme base les activités culturelles, la transmission du savoir et le soutien aux combattants en parallèle du rôle qu'a joué Zaynab pour le chiisme : elle a été la garante de la transmission du message de l'islam et était présente, à Karbala, avec Husayn. Les parcours de Fatina, Zeynab mais aussi de Maha et Ruqaya illustrent cela. Ces modèles, ces références et cette histoire permettent aux femmes d'élaborer une image de ce qu'elles appellent leur jihâd. Elles font le parallèle entre ce jihâd et celui des hommes, les deux étant complémentaires. Zeynab m'explique ainsi que, le travail commun dans un but supérieur est la base de la société de la résistance : « moi je travaille, un autre continue le chemin et comme ça on peut ancrer l'idée de la résistance dans la génération suivante, c'est comme ça que ça se passe depuis une quinzaine d'années »<sup>27</sup>. Les femmes forment les « troupes culturelles » de l'islam chiite quand les hommes en sont les troupes militaires. D'ailleurs la session de formation pour les femmes s'appelle « dawrat al-junûd<sup>28</sup> » : les hommes forment les troupes militaires et les femmes les troupes culturelles de l'imam al-Mahdî, dans l'attente de sa parousie. L'un n'aurait aucune efficacité sans l'autre, des combattants sans une société qui les soutient ne peuvent tenir longtemps. Quand elle parle des combattants qui sont de la région, Fatina marque la différence avec les combattants palestiniens qui ont été chassés du Sud, ce qui fut rendu possible par le fait qu'ils n'en étaient pas originaires. Mais, pour elle, l'armée israélienne ne réussira jamais à chasser le Hezbollah

27 Entretien avec Zeynab, à son domicile, région de Nabatiyé, avril 2002.

28 *Jund* pl. *junûd* signifie troupes, armée. Le mot *dawra* signifie session.

parce qu'ils sont de la région, ils défendent leur terre, leurs familles sont là, leurs racines sont là, ils sont chez eux. C'est grâce au soutien de la société du Liban Sud que les combattants ont tenu bon pendant la guerre de l'été 2006.

Aujourd'hui, et ce depuis la guerre de 2006, cette idée de complémentarité des *jihâd-s* féminin et masculin est formalisée, dans les discours, par la complémentarité entre la notion de *sumûd* et celle de *muqâwama*. Les deux termes signifient résistance mais dans des sens différents. Le second fait plutôt référence à la résistance armée quant le premier terme reprend l'idée de tenir, d'être là, une forme de résistance civile. Ce terme de *sumûd* est un terme clef dans le discours national palestinien, on ne peut que noter, là encore, des similitudes. Le terme a été introduit dans les années 1970, développant cette stratégie de persévérance sous occupation (Nassar et Heacock, 1990 : 28). Cette notion permet de compléter la lutte armée (Von Teeffelen, 2009) : en effet, sans les populations du Liban Sud présentes physiquement sur le terrain et permettant un soutien, logistique et moral, les combattants ne peuvent tenir. Ainsi, le 12 septembre 2006, dans son discours dans la banlieue sud de Beyrouth suite à la guerre de juillet, Hasan Nasrallah a remercié la population qui avait tenu bon, qui n'avait pas capitulé. Depuis la guerre de 2006, la notion de *sumûd* revient dans les discours et même sur certaines affiches du parti. On peut noter que la mère est la représentation absolue de la notion de *sumûd* qui s'incarne dans la femme qui élève les enfants (Hammami, 1997 : 163).

L'expression employée par les acteurs de « société de la résistance » est le reflet de cette idée. Bien que le terme soit plus ancien, il est devenu présent dans le discours quotidien de mes interlocuteurs du Liban Sud depuis la guerre de juillet et depuis que les discours de Hasan Nasrallah ont repris davantage cette idée de *sumûd*<sup>29</sup>.

Notons que la notion de *sumûd* est inclusive. Au-delà du Hezbollah elle inclut un tout, ce tout qui dans les années 1980 regroupait des résistances de gauche, toutes les résistances dont Hasan Nasrallah reconnaît la primeur et revendique de plus en plus l'héritage. Dans son discours à l'occasion de la libération des prisonniers libanais en juillet 2008, il a insisté sur le fait que le Hezbollah n'était que la continuation d'un processus de résistance qui avait commencé bien avant lui et rendait hommage à toutes les forces de la résistance contre l'occupation israélienne.

Les références et modèles que les femmes revendiquent leur permettent d'élaborer une image de ce qu'elles appellent leur *jihâd*. Elles font le parallèle entre ce *jihâd* et celui des hommes, les deux étant complémentaires. C'est l'islam qui, en leur donnant les outils appropriés, leur permet de s'affirmer dans l'espace public. En faisant « sortir la religion des coulisses », comme le disait Zeynab, les tenants de l'islam politique au Liban ont permis aux femmes de s'affirmer en tant que telles, ce qu'elles font, revendiquant leur place aux côtés des hommes. Elles participent ainsi, aux côtés des hommes, à un tout. Mais nous ne sommes pas pour autant devant des revendications égalitaristes, il s'agit bien là de complémentarité et non d'égalité.

29 Discussions avec Khalyla Coeffic.



Ainsi, en abordant le sujet délicat du gain matériel lié à leurs activités salariées, j'ai constaté une gêne évidente de la part de mes interlocutrices (Chaib 2008) qui insistent sur le fait que leur époux est en mesure de subvenir aux besoins du foyer. Le travail est un choix personnel (Fatina), peut être le prolongement d'un devoir religieux (Maha) mais en aucun cas une obligation. J'ai pu entendre Fatina et d'autres critiquer une de leur voisine qui avait dû travailler pour subvenir aux besoins de sa maisonnée car son mari était malade, ce qui est alors présenté comme une grave défaillance. Maha me signale ainsi que son salaire d'assistante sociale lui permet de payer le téléphone et l'essence qu'elle dépense dans le cadre de son travail, voire même, parfois, cela ne suffit pas. Elle semble s'inscrire dans la tradition du travail des femmes comme une aide ou conçu comme du bénévolat. Seule Zeynab assume pleinement son statut de salariée et le revendique.

L'homme gère financièrement le foyer quand la femme s'occupe de transmettre des valeurs aux enfants. L'homme combat et défend physiquement cette terre du Liban Sud contre l'occupation quand la femme représente le soutien à cette activité, en préparant les futurs combattants, en sensibilisant la société et en informant. Les discours et les modèles proposés peuvent avoir eu un impact sur la place des femmes dans la société de la résistance mais un décalage existe entre ces discours et les usages qui en sont faits (Pomana, 1993). Les discours de mobilisation du Hezbollah influencent les représentations que les femmes ont de leur rôle, elles les reprennent d'ailleurs régulièrement. Cependant, tout en citant des exemples d'entraide au sein du foyer, elles ne demandent guère à leurs époux de participer aux tâches ménagères.

Ces femmes se présentent comme femmes, musulmanes, du Liban sud, ces trois niveaux d'appartenance étant aussi importants les uns que les autres. Leur rôle dans la société est induit par ces appartenances : en tant que femme, leur rôle est défini par un islam « vrai » et cet islam leur donne les clefs pour combattre l'occupation et défendre leur terre, à leur façon, sur leur terrain.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ADELKHAH Fariba, 1991, *La révolution sous le voile, femmes islamiques d'Iran*, Paris, Karthala, 280 p.
- BURGAT François, 2002, *L'islamisme en face*, Paris, La Découverte, 304 p.
- CHAIB Kinda, 2008, « Parcours de militantes » in Sabrina MERVIN (dir.), *Le Hezbollah, état des lieux*, Paris, Actes Sud/IFPO, coll. « Sindbad », p. 293-317.
- 2009, « Les identités chiïtes au Liban, entre mobilisation communautaire, contrôle partisan et ancrage local », *Vingtième siècle*, 2009/3, n° 103, p. 149-162.
- COEFFIC Khalya, 2009, *Construction identitaire et fabrication des héros : le cas de la Résistance islamique au Liban*, mémoire de Master 2 de science politique sous la direction d'Élizabeth Picard, université Saint-Joseph, Beyrouth.

- DEEB Lara, 2006, *An Enchanted Modern: Gender and Public Piety in Shi'i Lebanon*, Princeton, Princeton University Press, 275 p.
- EL-BIZRI Dalal, 1995, *L'ombre et son double, Femmes, islamistes, libanaises et modernes*, Les cahiers du Cermoc 13, Beyrouth, Cermoc, 114 p.
- GÖLE Nilüfer, 1993, *Musulmanes et modernes, voile et civilisation en Turquie*, Paris, La Découverte, 168 p.
- HAMMAMI Rema, 1997, « Palestinian Motherhood and Political Activism in the West Bank and Gaza Strip » in Alexis JETTER et al (eds), *The Politics of Motherhood: Activist Voices from Left to Right*, Hanover Londres, University Press of New England, p 162-169.
- HEACOCK Roger et Jamal R. NASSAR (eds), 1990, *Intifada: Palestine at the Crossroads*, New York Londres, Praeger, 360 p.
- KHALILI Laleh, 2007, *Heroes and Martyrs of Palestine. The Politics of National Commemoration*, Cambridge, Cambridge University Press, 260 p.
- LATTE ABDALLAH Stéphanie, 2006, « Notes sur quelques figures récurrentes du corps et du genre dans les guerres de Palestine », *Quasimodo* 9, printemps 2006, p. 181-196.
- MERVIN Sabrina, 2002, « Fâtima et Zaynab, deux Dames de l'islam chiite », in *L'éternel féminin au regard de la cathédrale de Chartres*, actes du colloque européen, 30/6 et 1/7/01, AACMEC, Chartres, p. 111-119.
- 2008, « Tu n'effaceras pas notre mémoire » in Sabrina MERVIN (dir.), *Le Hezbollah, état des lieux*, Paris, Actes Sud, IFPO, coll. « Sindbad », p. 219-225.
- POMATA Gianna, 1993, « Histoire des femmes, histoire du genre. Observations sur le Moyen-Âge et l'époque moderne dans l'*Histoire des femmes en Occident* », in Georges DUBY et Michelle PERROT, *Femmes et histoire*, Paris, Plon, p. 25-38.
- VAN TEEFFELEN Toine et GIACAMAN Fuad, 2008, « Sumud – Resistance in daily Life », [<http://www.palestine-family.net/index.php?nav=8-18&cid=17&did=4988&pageflip=1#>].

